

LE SACRÉ DANS L'ART AFRICAIN n° 40574

Par Jacques BINET *

Pour étudier l'art sacré chez les artistes africains, il est intéressant d'analyser l'exemple des balbutiements de l'art des cultes synchrétiques. En effet, dans les églises bien implantées, des habitudes intellectuelles ont été prises. L'artiste ne peut être créateur que dans des limites précises. Aucune limitation par contre ne vient freiner la création, dans un culte comme le bwiti, de Fangs du Gabon.

Il n'y a pas de corps de doctrine rigoureux, les liturgies sont diverses et chaque chapelle invente ses rites. Les prophètes ont mangé une drogue et ont eu des visions auxquelles ils adaptent leurs liturgies. La culture des Fangs est complexe : à un fond autochtone, ils ont superposé des éléments chrétiens, surtout catholiques, et ils ont emprunté des croyances aux Mitsogos. Ceux-ci leur ont enseigné le bwiti. Après manducation de râpures d'Iboga, l'initié se trouve plongé dans un rêve et voit le monde surnaturel. Tout repose donc sur le rêve et sur des fantasmes individuels. Ils se greffent sur un fond religieux commun : un Dieu créateur, mais assisté d'autres esprits qui sont peut-être simplement d'autres aspects de la divinité, un esprit féminin-soeur, mère ou épouse de Dieu. Jésus, Cain, Abel, Marie sont présents dans les consciences...

Chaque chapelle, chaque prêtre, cherche avec ferveur des visions originales, qu'il pense plus profondes, aptes à cerner de plus près ce mystère divin. Chaque chef de chapelle et de famille met sa volonté de puissance à découvrir à travers ses visions et celles de ses initiés des aspects nouveaux qu'il interprète, exprime en les rationalisant et transmet, par la parole, par les chants ou par les rites.

L'art n'existe pas en soi, il s'agit d'embellir les cérémonies et les lieux de culte, de les rendre plus dignes des esprits qui peuvent y prendre possession des mortels. Tous les tempéraments individuels peuvent s'exprimer des plus "expressionnistes" aux plus "classiques". Il n'y a pas un art bwitiste, mais autant d'arts que de chapelles.

Art littéraire d'abord. Les fangs bwitistes écrivent beaucoup : pièces, poésies, chants sont notés sur des cahiers. Comme dans les missels, catholiques, il y a souvent un "propre du temps" qui prévoit des textes spéciaux pour les fêtes. Des illustrations ornent parfois ces cahiers. Il n'y a pas à proprement parler d'architecture bwitiste. Une case rectangulaire fait office de temple, la cour de l'habitation est un espace processionnel. Certains aménagements spéciaux jouent un rôle. A l'entrée, un poteau sculpté percé d'un orifice représente le sexe féminin à travers lequel tout être vient au monde. Au cours de la plupart des cérémonies, un prêtre passe une torche enflammée à travers cet orifice, avant d'aller danser, dans la cour, sa vie dans le monde. Il revient ensuite au temple, au Paradis. Les poteaux sont, selon l'inspiration du maître de chapelle, abstraits (entailles, méplats, trous...) ou figuratifs (le passage entre les jambes d'une figure sculptée est réservé).

Le plan du temple n'est pas laissé à la fantaisie de chacun. Retrouvant l'inspiration de notre moyen-âge, des prêtres ont dessiné dans leurs rituels le croquis du temple. Il symbolise un homme couché sur le dos, comme la cathédrale dessinait la croix du Christ. Le poteau central sépare deux entrées, qui sont les jambes. La nef est le corps, avec en général deux portes latérales qui sont les bras. Le cœur est



marqué par le centre où brûle un feu. Au toit est pendu un cercle avec des rayons. Il figure le diaphragme " relié à toutes les parties du corps comme la providence divine reliée à toutes les créatures qu'elle place et contrôle...". Le visiteur non initié se scandalise parfois de voir là suspendue une vieille roue de bicyclette avec ses rayons. Mais quoi ? N'est-ce pas l'image la plus exacte du cercle et des rayons reliés au centre ?

Au fond de la chapelle, là où les chrétiens traditionnellement plaçaient l'autel, une estrade est aménagée pour les instruments de musique. La musique joue un rôle essentiel. Ngombi, cipare, obaka (bois frappés), arc à bouche, tambours forment un orchestre, parfois dissimulé derrière une cloison.

Lorsque l'étude utilisée ici a été faite (1964), les peintures murales n'étaient pas nombreuses. Jamais elles ne cherchent le réalisme avec des effets d'ombres et de couleurs modulées du clair au foncé. Jamais, même, elles ne cherchent à découper des silhouettes de personnages sans relief, mais aux contours vraisemblables. Ce n'est pas une incapacité. En effet, parmi les cahiers que l'on peut voir, il y a des dessins suffisamment vrais pour montrer que la technique est connue, dans les cahiers de bwiti on trouve des dessins de corps, de plantes, d'animaux ou d'objets, des compositions politiques ou historiques sur d'autres cahiers.

Les bwitistes rejettent positivement le réalisme. Voulant décrire un monde d'esprits, ils ne voudraient pas le faire avec des figures réalistes. Certains schématisent sur le mode de la géométrie, d'autres font des faces très schématisées sans corps, d'autres inscrivent un être dans une étoile, une branche figurant la tête, les autres les membres. Pas de cubisme, mais une géométrie plane. Certains laissent deviner des silhouettes très indéfinies dont les contours sont estompés et les formes ectoplasmiques. Souvent le spectateur a l'impression d'une quête de similitudes : " ce qui est en haut est

comme ce qui est en bas, le microcosme est l'image du macrocosme" disent volontiers les occultistes européens. Aussi les figures de bwitistes sont-elles remplies de métaphores plastiques, comme une sorte d'écholalie des formes : Nyingone est une figure de la Vierge Marie, Marie est une figure d'Eve, le Christ, figure de Zamé et d'Adam. On songe inmanquablement aux sens que Vincent de Beauvais donnait aux choses, aux événements se figurant et s'évoquant dans l'autre. Cela se marque par des symétries sur des dessins ou des gravures d'instruments rituels.

L'art nègre africain utilise souvent des animaux comme éléments de comparaisons pour symboliser ce qu'il veut exprimer. Dans les contes ou les proverbes, le caméléon, qui porte bien lentement l'immortalité, est dépassé par l'oiseau porteur de mort... La même méthode est employée par l'art bwitiste. Mais plus souvent encore on se trouve devant des métaphores anatomiques. Le poumon de Dieu ventile le monde et étouffe les colères, le foie divin assure un rafraîchissement, le larynx permet à Dieu de faire connaître partout ses jugements.

Deux caractères de cet art sacré naissant sont à relever. L'art fang traditionnel n'était pas coloré du tout. Les " byéris ", les statuettes d'ancêtres, étaient de la couleur du bois patiné et enfumé. L'art bwitiste au contraire est vivement coloré. Les byéris étaient sculptés en ronde bosse. L'art né de la recherche passionnée du bwiti est en faible relief, en gravures ou en dessins. Les cithares en qui s'incarnent des esprits sont sacrées. Peintes, gravées, leur corps est orné d'une tête ou d'une petite sculpture. La dévotion à leur égard ne se manifeste pas par la somptuosité : pas d'incrustation de miroirs, de perles ou de métal. Il fallait se différencier des instruments des cultes des Kotas ou Mahongwes, revêtus de cuivre.

Des plaques gravées accompagnent et représentent les cithares et les esprits qui les ani-

ment. Vivement colorées, elles montrent la maison de l'esprit dans l'autre monde, ou des symboles qui se rattachent à lui. Les formes sont vaguement proches des objets liturgiques catholiques : ostensor, bougeoirs cruciformes...

Pas de tension dramatique dans l'opposition des couleurs, l'acuité des surfaces, le déséquilibre ou l'enchevêtrement des lignes. Refus de réalisme, invasion des couleurs, mise en valeur des espaces paraissent être les caractères dominants de cet art sacré naissant.

L'EXPLORATION DES MYSTÈRES SACRÉS

Il faut y ajouter - à travers dessins et cahiers liturgiques - une volonté d'organiser le monde en un réseau de métaphores qui renvoient d'une signification à une autre formant un ensemble auquel rien n'échappe.

La peinture africaine est-elle plus que toute autre orientée vers une volonté d'expression métaphysique ? L'art occidental, pendant les derniers siècles, s'est contenté d'explorer le monde visible à travers portraits et paysages. Les peintres africains n'hésitent pas à explorer les mystères sacrés. Il suffit de citer les titres de Fadaïro par exemple - " Big bang ", " mystère du masque ", " les jumeaux de l'au-delà ", " grande présence ", " conseil des sages ".

A travers leurs métaphores tirées du corps divin, les bwitistes expriment des méditations sur des sujets aussi obscurs que la providence, la prédestination ou la migration des âmes. J'évoquais plus haut une roue de bicyclette accrochée au milieu d'un temple. Le centre est relié à la circonférence par des rayons : un dessin montre clairement le symbole : c'est le diaphragme divin relié par des filaments à toute la création : les âmes vont du ciel sur la terre et remontent à leur mort. Un autre dessin explique la prédestination. La création, à son origine, est l'oignon de la plante " Alan " dont les couches successives sont diversement colorées. La création se développant, l'oignon devient un serpent qui est, comme l'arc-en-ciel, de diverses couleurs. Derrière chaque partie du serpent-arc-en-ciel est dessinée sa dédication de même couleur. Chaque catégorie d'être accomplit donc les actes correspondant à sa nature. Ne pouvant pas, semble-t-il, conquérir de liberté et agir autrement que sa nature ne l'y prédestine. Mal équipés pour rendre par la parole une pensée abstraite et complexe, les civilisations africaines y parviennent à travers leurs mythes et leurs arts, l'étude des ouvrages de M. Griaulé, G. Dieterlen et de leurs disciples montre bien cet aspect.

A travers le christianisme, c'est un art sacré différent qui logiquement devrait naître. Un art sacré historique évolution du peuple de Dieu et vie du Christ. Quelques réalisations peuvent donner quelque espoir pour l'avenir : l'église Saint-Michel de Libreville et ses piliers sculptés, les travaux de l'équipe de Kevin Carroll au Nigeria. Le P. E. Mveng consacre beaucoup d'attention à ce sujet. Dans le domaine musical, la créativité des choristes africains édifie déjà un art sacré. En Côte-d'Ivoire on a signalé des groupes féminins qui composent des cantiques et vont les enseigner de village en village pour " édifier " leurs voisins.

D'autres cultes syncrétistes ont engendré d'autres manifestations artistiques. A la chapelle monumentale, d'une symétrie et d'un géométrisme agressifs de " Papa nouveau à

Arts plastiques (suite)

Jacquerville (Côte d'Ivoire), aux églises harristes de Locojoro, où les ailes des anges dessinent des zig-zag baroques sur le ciel d'Abidjan. A Pointe-Noire, le temple de Zéphyrin aux frontons sculptés dans le ciment et peints, présente Dieu créateur sous la forme d'un oeil inclus dans une oreille et des scènes de la genèse... L'expressionnisme exubérant et le classicisme le plus rigoureux peuvent concurremment leur place dans l'art sacré. L'exemple des dessins des cahiers rituels bwitistes témoignait déjà au Gabon de cette liberté. Au sein d'une population ethniquement et culturellement homogène, les diversités de style sont perceptibles.

Dans la logique de son refus des images, l'Islam n'a pas engendré d'art sacré. Les mosquées du style d'Es Saheli sont filles des architectures des oasis sahariennes et comme elles édifiées en terre, matériau plastique peu durable. Dans le domaine de l'art populaire, la piété envers les marabouts chefs de confréries, a engendré l'art des "Fixés sous verre". Copier des photos même à examiner la figure humaine dans ce qu'elle a d'originel, c'est tout l'art du portrait qui se laisse pressentir. Quant aux mosquées attribués et fond de tableaux des marabouts, ne mènent-elles pas à la conquête de la perspective.

Le sacré religieux mis à part, il y a d'autres moments où l'on croit toucher l'irruption d'une force sacrée dans la vie de l'homme ou des sociétés. Des instants décisifs souvent innattendus surgissent, où la trame du destin se laisse deviner sous le quotidien, et où l'on sent que tout bascule. Les surréalistes évoquaient "un point suprême".

"Tout porte à croire qu'il y existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement". Y trouve-t-on aussi le monde des archétypes collectifs, un monde au-delà des distinctions individuelles, où les consciences pouvaient fusionner ?

Quels sont les moments où se manifeste le mystère, où l'on frôle une révélation mystique, où l'on est frappé par l'aile de l'au-delà ?

Le chrétien le voit dans le temps de la prière, le chercheur dans la révélation intellectuelle, le luciférien dans une révolte décisive. L'homme politique ressent la fusion des consciences dans une exaltation patriotique, par exemple. L'art est sacré parce qu'il est consacré aux religions, ou à tout ce qui apparaît transcendant. Mais dans le processus de création lui-même il y a un mystère. Malraux soulignait la tentation de vaincre la mort : l'artiste de génie est immortel dans la mémoire des hommes.

LA CRÉATION SUSCITE DES FORCES MYSTÉRIEUSES.

" Dans l'action du peintre, dit un critique, il y a un jeu constant entre le hasard et la volonté, entre le surréalisme inconscient et la logique interne, entre le plaisir du geste et de la matière qui amènent à agir automatiquement sans contrôle de la conscience ". Il y a plusieurs types d'artistes, depuis celui qui plane au souffle des muses, jusqu'à l'artisan solide qui calcule ses effets. " Diriger un établissement comme la manufacture de Thies, le faire avec sérieux, implique que l'on est un homme normal, équilibré et non cet être éthéré, cet hurluberlu, avec lequel on caricature l'artiste. Il y a trop de farfelus qui s'immiscent dans l'art. L'art utilitaire, fonctionnel, est une constante de la négritude " déclare P. Ibrafall.

Des artistes traditionnels réfléchissent eux aussi sur les conditions de leur inspiration. " Mon nom, Zia, signifie Dieu. C'est ainsi que l'on m'appelle parce que, comme Dieu, je peux créer de belles choses avec mes mains, dit un sculpteur Dan à Himmelheber. (Lorsque j'entame un travail) la magie me montre les diverses formes de masques ou de sculptures qu'on aie jamais faites. Cela se révèle dans ma tête comme quelque chose qui monte à la surface de l'eau ". " Un caractère commun est l'inspiration à travers les rêves. Ce sont ces esprits assistants qui inspirent l'artiste, mais c'est aussi l'existence de ces êtres surnaturels qui fait que les artistes sont considérés

avec ambivalence, soupçon et crainte, à cause de pouvoir qu'ils obtiennent de l'autre monde " (Four Dan Sculptors- Barbara C. Johnson).

Le commentaire écrit par J. M. Cornet (60 ans de peinture au Zaïre La Belgoise 1989) sur Nduku a Zambé, révèle la personnalité d'un peintre hanté par le Divin. A l'occasion d'un voyage en Allemagne, " un jour visitant un musée il se trouva soudain devant des Rubens et des Rembrandt. Il abandonna la publicité pour la vocation d'artiste. Son inconscient spirituel se réveilla à la même occasion. Il s'avoua hanté par les valeurs de ses ancêtres qu'il voulait retrouver avec une ardeur proche de l'angoisse. Il voulut se faire peintre religieux, rattaché aux sources ancestrales. Quant il lisait l'écriture, il essayait de la hausser au niveau de la magie nègre grâce à une palette la plus riche possible, à une structuration des formes. Disparu depuis plusieurs années, il est au Mayombe. Une femme originaire du Cameroun, W. W. Liking raconte qu'après avoir enduit ses toiles le soir, elle scrute la surface, le matin suivant, pour voir les esprits qui ont pu y laisser une empreinte : c'est qu'ils veulent se manifester. Les déclarations de Zulu Mbaye méritent d'être prises au sérieux. " Il y a des choses que nous ne percevons pas directement, qu'il faut évoquer, faire sortir, dit-il. Dans mon travail je ne peux pas utiliser la réflexion. Il y a quelque chose dans la main qui dessine et ce dessin n'est pas une copie ". Il semble faire appel à un processus mystique. " Dans chaque individu est déposé une force créatrice qui doit être évoquée et travaillée. Il me suffit de l'évoquer, d'avoir la volonté de la faire surgir pour qu'après, à travers un support, se réalise l'oeuvre. C'est tout un processus mystique qui est plus difficile à faire ressortir que de faire fonctionner l'imagination. Quant tu fais le vide en toi, que tu entres dans une dimension métaphysique, des choses se révèlent en toi, dont la compréhension te dépasse ". Peinture hallucinée, contact avec un sacré qui échappe à nos définitions habituelles. Quattara a essayé d'évoquer les mystères initiatiques à l'aide de signes et de graphismes qu'il pensait sacrés. De tels graphismes peuvent avoir dans les sensibilités des artistes et des spectateurs de profondes résonances, et l'on songe à tout le symbolisme graphique des tissus ou des peintures "décoratives". Ces décorations ne sont pas là pour décorer et pour être belles, mais pour protéger ou pour attirer les esprits bénéfiques. Beaucoup de peintres africains abordent sans timidité des thèmes métaphysiques- mort, création, communion des êtres et tentent de faire partager au spectateur des méditations à ce sujet. Les peintres occidentaux, du moyen-âge au XVII^{ème} siècle, ont tenté aussi d'exprimer ces mystères, mais ils disposaient pour cela d'un vocabulaire légué par l'antiquité ou la Bible.

Des circonstances de la vie peuvent entraîner une intrusion du sacré avec tout ce qui dépasse l'homme : l'amour divin ou humain a été le fer de lance de l'art occidental. L'amour de la Patrie a suscité des émotions et des oeuvres impréissables. Les sculptures monumentales de P. Ahyi économisant gestes et sentiments tentent de mobiliser le sens civique. Il s'agit d'un sacré aux bases sociologiques. Devant la mort, les hommes ont toujours senti le souffle du sacré. Aussi les statues d'Ancêtres de l'art nègre traditionnel sont-elles religieuses, hiératiques, symétriques, immobiles. Depuis une dizaine d'années, un art funéraire nouveau a fait son apparition sur la Côte, de Lagos à Abidjan. Pour honorer et protéger les chefs de famille, on leur construit des chapelles, où le gisant est entouré de serviteurs, d'animaux puissants, d'anges ou de saints. Le ciment sculpté est peint avec un souci de réalisme et de ressemblance. Au Ghana, des cercueils sculptés évoquent les sentiments qui pouvaient être ceux des riches Romains faisant sculpter des sarcophages ou des Egyptiens faisant orner leurs cercueils. Des oeuvres sont donc réalisées avec à l'arrière-plan une atmosphère sacrée, mais cela entraînera-t-il, dans l'objet lui-même, quelque chose qui communique au spectateur " crainte et tremblement ". Une émotion passe-t-elle et par quels moyens passe-t-elle ? Là est le mystère.

J. B.

* Directeur de recherche en sociologie à l'ORSTOM et enseignant à Paris IV.

L'EXPO DU MOIS

RENCONTRES AFRICAINES DEMARCHES SINGULIERES

L'exposition d'art africain actuel organisée par l'Institut du Monde Arabe avec la Fondation Afrique en Créations et le soutien de l'AFEA, du ministère de la Culture et de la Francophonie et du ministère de la Coopération, nous permet d'apprécier les différentes facettes de l'art pictural africain contemporain. Selon les organisateurs " l'intérêt de ce projet, tient non seulement à la prise en compte du continent africain dans son ensemble, mais aussi au mode de sélection des oeuvres qui satisfait aux exigences de cohérence interne de l'exposition et confie le choix des artistes et des oeuvres à des créateurs (Abdoulaye Konaté et Farid Belkahlia)". Cette rencontre africaine propose un dialogue entre les artistes de deux aires culturelles, à savoir : l'Afrique arabophone et l'Afrique subsaharienne. Elle regroupe plus d'une centaine d'oeuvres de neuf artistes. Sans qu'il n'y ait aucun lien entre eux, aucune unité thématique dans l'exposition. Ce sont là neuf individualités neuf démarches singulières.

Vivant et travaillant à Marrakech, sa ville natale, Farid Belkahlia (né en 1934) appartient à la modernité comme l'écrit Brahim Alaoui commissaire de l'exposition et " a su apporter une solution originale à la problématique de domination occidentale par le support pictural. Il a en effet libéré ses oeuvres du carcan limitateur du cadre". Farid est l'un des plasticiens les plus féconds et les plus chevronnés du Maroc de ces dernières décennies. Après une formation dans différentes écoles d'art à Paris et à Prague et de nombreux séjours à l'étranger, il dirige, à son retour au Maroc, l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca de 1962 à 1974. Il est l'une des figures représentatives de cette nouvelle génération d'artistes qui, au lendemain de l'indépendance, décidèrent de renouveler la peinture marocaine et de créer un nouveau langage plastique. Laisant toiles, pinceaux, matériaux classiques, pour expérimenter d'autres techniques, notamment celles de l'artisanat traditionnel, il utilise les peaux d'agneaux sur lesquels il peint à l'aide de teintures naturelles : henné, safran, cobalt. Abdoulaye Konaté fait preuve d'une remarquable liberté dans le choix des moyens, des techniques. Ses installations mettent en scène le présent africain, où l'imaginaire ancestral (masques bambara, cérémonies) se mêle aux images de la violence générée par l'état de survie dans lequel se trouve la population malienne. Né en 1953 à Diré (Mali), où il vit et travaille, il a suivi une formation artistique à Cuba dans les années 70 qui a marqué son travail de peintre. Aujourd'hui, il est responsable des expositions au musée national de Bamako. Soucieux d'instaurer un rapport direct avec la population, il utilise pour la réalisation de ses installations des éléments et des symboles qui lui sont familiers. Son message devient ainsi accessible et l'impact certain.

Les autres représentants de l'Afrique subsaharienne : Gera, né en 1941 à Tsata (Ethiopie), vit et travaille à Addis-Abeba; Kivuthi Mbuno, né en 1947 à Mwangi (Kenya) vit et travaille à Machalos; Frédéric Bruly Bouabré, né en 1923 à Zépréguhé (Côte d'Ivoire); vit et travaille à Abidjan, Cyprien Tokoudagba, présumé né en 1944 à Abomey (Bénin), vit et travaille à Abomey. Tous ces artistes sont aux antipodes l'un de l'autre. Pour Gera, " le dessin est d'abord une vision, une révélation. Sa configuration suggère un titre et des interprétations partielles, pilier d'Israël, corde du rideau, pattes d'araignée etc." puisés dans le répertoire des symboles de la sagesse et de la rhétorique ou bien inspirés par l'usage du talisman. Kivuthi Mbuno est un artiste autodidacte, dont le premier contact avec le dessin se produisit en 1968, alors qu'il exerçait la profession de cuisinier accompagnant des safaris en Tanzanie et dans le nord-est du Kenya. En 1976, il se consacre pleinement à son art. La date clé qui marque le début de l'oeuvre de Frédéric Bruly Bouabré est le 11 mars 1948, lorsque l'auteur a une vision céleste. La révélation cosmique déclenche l'engagement de toute sa vie dans la propagation d'un message de paix et de sacré. L'art de Tokoudagba est étroitement lié à la religion. La représentation des divinités vaoudou constitue sa thématique principale. Cependant il n'est pas aisée pour le non-initié de faire la lecture de ses oeuvres tellement la charge symbolique est forte.

Quant aux représentants de l'Afrique arabophone, ils sont plus connus. Rachid Koraïchi, né en 1947 à Ain-Beida Algérie (il vit et travaille en Tunisie), après avoir fait l'école des Beaux-Arts d'Alger, il vient poursuivre ses études à Paris à l'ENSBA puis à l'ENSAD. Il est l'un des artistes les plus actifs du Maghreb. Dans sa démarche picturale, il puise dans la culture arabe le fondement de son expression plastique : la calligraphie. Gouider Triki, né en 1949 à Chaïbine (il vit et travaille à Lezdaïne, Tunisie), étudie la peinture à l'école des Beaux-Arts de Tunis, puis à l'ENSBA, de Paris, où il affirme un réel talent d'artiste-graveur. En 1980, il arrête de graver et s'adonne à la peinture. Adel El Siwi né en 1952 à Béheryra, Egypte (il vit et travaille au Caire), psychiatre de formation, il décide en 1978 d'abandonner sa carrière médicale pour se consacrer à la peinture. Son oeuvre révèle une préoccupation " constante du rapport entre le sujet et son espace environnant, traité par le clair-obscur, des couleurs vives et une gestuelle libre".

Hammouda CHAIB





La lettre des musiques et des arts africains

27, rue du Charolais, 75012 Paris. Tél.: 43. 44. 13. 78. Fax.: 43. 47. 03. 27.

PRÉSENCE AFRICAINE

Avec le mois de mai, comme dopée par le printemps et sa magnifique lumière naturelle, l'activité culturelle prend son envol en France. On assiste à une véritable multiplication des concerts, des festivals, des rencontres, des grands galas, des conférences, des expositions... Mais cela n'est pas nouveau, l'Hexagone a toujours été un immense chantier culturel, toujours en ébullition, toujours curieux et plus que jamais ouvert sur le monde, et donc sur l'Afrique. Surtout sur l'Afrique, devrions nous dire. L'ouverture sur ce continent puise ses raisons dans l'Histoire, bien sûr, mais pas seulement. Il faut dire qu'en France, plus qu'ailleurs dans le monde occidental, on a compris combien allait être grand dans le futur proche le rôle joué par ce continent dans l'évolution de la création culturelle. Tant ses ressources paraissent inépuisables. Voilà pourquoi les artistes africains occupent une place de plus en plus importante dans l'espace culturel français.

Cette présence répond aussi à la demande de divers publics. Car il ne faut surtout pas croire que les productions du continent sont destinées uniquement aux populations d'origine africaine. Il existe un public français sensible à la spontanéité, à l'authenticité et au souffle nouveau qu'apportent les musiques et les arts africains. Il n'y a qu'à voir le succès grandissant des stars du raï (voir notre dossier), l'accueil plus que chaleureux réservé au dernier CD de Manu Dibango, le magnifique WAKAFRICA, un succès qui vient à la suite d'un autre triomphe discographique, celui remporté par LAMBARENA. Et puis, il y a cette présence marquante des musiciens africains à Amiens, Angoulême ce mois ci, et dans les prochains mois à Paris, Châteauroux, Limoges... Aujourd'hui, on peut faire le même constat dans le domaine de l'édition, dans la mesure où l'on recense, chaque mois que Dieu fait, grosso modo, trente à quarante titres nouveaux ou réédités concernant l'Afrique dans les librairies de France et de Navarre. L'Afrique, donc, malgré les blessures qui martyrisent diverses parties de son corps, continue de fixer l'intérêt d'une partie de la jeunesse et de l'élite françaises. Par ces temps de frilosité et d'égoïsme, dictés par la crise qui perdure, ce constat réchauffe les coeurs et est un encouragement à la persévérance, pour tous ceux qui ont un brin de tendresse pour le continent noir.

Fayçal CHEHAT



Sommaire	
DANS CE NUMERO	
SAGA : Le raï.....	p. 1
COUP DE COEUR :	
Le pari gagné de Manu.....	p. 4
SILLONS : Traces de l'esclavage spirituel	p.6
PAROLES : Khaled : "Ma musique ne sera jamais l'esclave de l'ordinateur"	p. 8
FÉTICHE : Le balafon.....	p. 9
RACINES : L'art vaudou.	
Le sacré dans l'art africain.....	p.11
L'EXPO DU MOIS :	
Rencontres africaines.....	p. 12
...Et nos rubriques habituelles	

ORSTOM Fonds Documentaire



M. No. 94

N° 40514 ex 1